

**Expédition au Labrador
19 Février - 1^{er} Mars 1997**

Michaël Lachaise Bogart

Montréal

Expédition au Labrador *19 Février - 1^{er} Mars 1997*

Du rêve à la concrétisation.

Depuis des années, un rêve revenait régulièrement perturber mon sommeil. Je voulais aller dans le Grand Nord, vivre les dures conditions que connaissent les Inuits, les Esquimaux ou les Montagnais. Je voulais me noyer dans ces immenses paysages de lacs, de glace, de blizzards et parfois de forêts.

Seulement, il ne suffisait évidemment pas d'en rêver pour y aller. Il fallait avant tout se trouver des compagnons de route. Depuis mon arrivée au Québec en août, je grimpais régulièrement dans un club d'escalade de Montréal. C'est là que je rencontre Sylvain, un expatrié, puisqu'il est devenu résident permanent au Canada.

Avec étonnement et plaisirs mêlés, je m'aperçois qu'il nourrit les mêmes désirs que moi. Sans plus attendre, nous décidons de partir. Où ? On verra ça, le principal est d'avoir un compagnon de route !

Organisation générale - Octobre à Janvier 97

Le lendemain de cette rencontre, je me précipite à la bibliothèque de l'école, au rayon géographie. J'ouvre un grand atlas et cherche une zone encore accessible en véhicule mais le plus au nord possible. Il faut en plus dépasser le 52^{ème} parallèle, pour atteindre la taïga forestière, sans ça, la forêt est trop dense et impénétrable.

Mes yeux tombent alors sur un nom, perdu au milieu de la carte : Schefferville. Ce sera notre destination. 200 km plus au sud, il y a une autre ville, Labradorcity, accessible par route. Ces deux villes ne vivent que grâce à la présence d'usines qui extraient des minerais. Dans les années 50, Schefferville comptait 5000 habitants, et maintenant, à peine 300. Cette ville n'a pas quand même pas été fermée, du fait qu'elle sert d'arrière base pour tous les autochtones du grand Nord, qui viennent se ravitailler ou troquer là.

En plus, une ligne de chemin de fer relie ces deux villes. Un train fait la navette une fois par semaine seulement. Entre ces deux points, c'est le néant ou plutôt des lacs et des forêts.

Après en avoir parlé à Sylvain, ce dernier se procure les cartes détaillées au 1/50000. En raison des vents dominants qui vont du nord vers le sud, nous décidons de prendre le train de Labradorcity à schefferville, puis de revenir à pied. ainsi, nous aurons le vent mordant du nord dans le dos.

Le trajet que nous choisissons parcourt la moitié du temps des immenses lacs, où nous supposons que nous avancerons plus rapidement qu'à travers bois, car leur surface est plane (nous réaliserons un peu tard qu'en fait les lacs ont un relief à cause des assauts répétés du vent qui crée

ainsi des vaguelettes). Nous pensons faire ces 220 km en 8 jours, tablant sur une moyenne de 30 km par jour.

Il ne reste plus qu'à réunir tout le matériel nécessaire et trouver un ou deux autres partenaires supplémentaires. L'isolement de notre périple nous impose d'être au moins trois, pour être en mesure d'aller chercher des secours si quelqu'un se blesse.

Depuis septembre, je fais du vélo de montagne avec Pierre. Il est très tenté par notre aventure mais hésite à cause de la quantité de travail qu'il a. Mais ça ne dure pas, il nous rejoint en novembre.

Vu la grosse quantité de matériel qu'il nous faut, nous avons besoin de pulkas (sorte de traîneau que l'on tire). L'autonomie totale implique que nous transportions :

- tentes, sacs de couchage, matelas
- réchauds pour cuisiner et faire fondre la neige
- bouffe pour 8 jours + 2 jours de sécurité
- vêtements d'hiver
- et bien d'autres petites affaires

Nous devrions porter chacun 25 à 30 kg de matos.

Grisés par la perspective de cette expédition, nous passons tous les trois des heures à discuter, à échanger des petits trucs pour améliorer notre confort ou à traîner nos « panards » dans tous les magasins de plein-air de la ville. Pour ne rien oublier, nous dressons une liste de matériel à emporter. C'est la première fois pour nous trois que nous allons affronter des froids de -30,-40°C, sans facteur vent. Le facteur vent est la température additionnelle, qui varie en fonction de la vitesse du vent, que l'on rajoute à la température mesurée.

Arrive le mois de janvier où, soudainement, nous retombons de nos nuages. Nous avons beaucoup parlé et rêvé, mais les pulkas ne sont toujours pas construits.

Préparatifs - janvier et février

Un samedi matin de janvier, trois hommes pénètrent, d'un pas sûr dans Toy's R Us (grand magasin de jouets) et se dirigent directement au rayon luges; ils appréhendent alors leur structure et testent leur résistance. Visiblement insatisfaits, ils ressortent aussitôt, devant le regard ébahi de la vendeuse. Ils se dirigent alors vers Canadian Tire et trouvent le modèle adéquat. Après quelques hésitations, ils décident de ne pas emboîter 2 luges ensemble pour faire un pulka (l'avenir révélera que c'était une erreur).

Un ami nous fait sur mesure les attaches pour le traîneau et nous fournit les pôles en aluminium (tiges faisant la jonction entre le tireur et le traîneau). Pierre et moi fabriquons une grande housse qui s'adapte sur le pulka, permettant de le charger facilement. Nous rajoutons 4 sangles latérales de maintien. Sylvain opte pour un immense sac de sport qu'il attache sur son pulka au moyen d'un réseau de cordelettes élastiques.

Devant les prix peu avantageux des locations, Pierre et moi décidons de nous acheter un sac de couchage; celui-ci est donné -35°C par le fabricant et pèse 2.7 kg. Comme tous les sacs d'hiver, il est très volumineux. Au cas où il ferait très froid, nos modèles peuvent se zipper ensemble pour ne

faire plus qu'un. En sortant du magasin, Pierre me répète encore une fois, sourire en coin : « attention, seulement s'il fait très, très froid » !

Il faut aussi disposer de chaussures adéquates. Le froid vient essentiellement du sol et les semelles doivent être extrêmement bien isolées. Je me procure des bottes avec chaussons amovibles (pour les garder au chaud dans le sac de couchage).

Le problème majeur de ce type d'activités par grand froid est la transpiration; en effet, un vêtement de corps mouillé nous refroidit très vite, sitôt arrêtés. Et puis, il est impossible de sécher quoique ce soit. La solution réside en partie dans le polypropylène, une fibre synthétique qui absorbe l'humidité et la recrache vers l'extérieur. Ces vêtements restent chaud même humides, contrairement au coton. Nous en sommes tous les trois équipés, quasiment de la tête au pied ! (chaussettes, collants, t-shirt manches longues)

Pour les couches supérieures, il nous faut de très bons isolants, comme la fibre polaire ou la plume d'oie. Pour la dernière couche, le Gore-Tex est inévitable. C'est un matériau dit respirant qui laisse passer les molécules de vapeur que nous dégagons (notre transpiration), tout en restant complètement imperméable à la pluie et au vent. Ce dernier n'est d'ailleurs à ne pas négliger du tout.

Pour les mains, nous emmenons plusieurs paires de gants ou moufles. Pour ma part, j'ai des sous-gants en polypropylène suivi de moufles en polaire suivi d'une surmoufle en Gore-Tex. Pour le soir, j'ai des super grosses moufles en fourrure de renard, extrêmement chaudes.

Pour la tête, j'ai une fine cagoule en polartec 100, qui colle à la peau + une épaisse cagoule en polaire qui cache tout sauf les yeux. Pour lutter contre le vent, nous avons tous un masque facial (qui protège le nez tout en le laissant respirer) + des lunettes masque. Le froid est très traité, puisqu'un morceau de votre visage peut geler sans que vous vous en rendiez compte (le gel induit une insensibilité). Le signe avant coureur est une tâche blanche. Pendant le raid, quand nous sentions le vent très froid, nous demandions de temps en temps à un compagnon de nous « checker » le visage.

Pour dormir, nous avons chacun deux matelas de sol, autogonflants, pour nous isoler de la neige.

Nous avons trois réchauds à essence (les seuls qui fonctionnent par -30°C - ceux à butane ne s'allument même pas, tout comme les briquets). Il faut une bonne puissance de chauffe car nous avons beaucoup de neige à faire fondre pour les repas et les boissons du jour. En outre, c'est une opération coûteuse en énergie. C'est pourquoi, nous emmenons 16 litres de Naphta !

En ce qui concerne la bouffe, il nous faut des repas énergétiques et très faciles à faire. Nous avons donc constitué des portions. Le matin, chacun a son zip-lock contenant son petit déjeuner préféré (le mien était constitué de chocolat et lait en poudre + des flocons d'avoine - 600 Cal). Les journées, nous mangeons des barres énergétiques et des pin-ut (mélange de cacahuètes, smarties et fruits secs) et nous buvons du thé glacé, chaud ainsi que de la soupe. Pour ne pas geler, nos boissons sont conservées dans des thermos ou des housses isothermes. Le soir, nous avons un zip-lock de semoule ou de riz-minute ou de purée. Nous rajoutons du fromage ou du saucisson pour avoir quelques protéines. Le dessert est constitué de pudding.

Tous ces préparatifs nous ont pris du temps mais nous ont véritablement passionné. De quoi confirmer une certaine phrase que j'avais entendue : « ce qui est intéressant dans le voyage, c'est justement le voyage ».

L'expédition proprement dite

Mardi 19 février

20h : ça y est, notre toyota, pleine à ras bord, se lance sur le Métropolitain (40) vers l'est. On a eu du mal à charger tout notre matos, bien que la galerie soit remplie. Le passager arrière a un sac de couchage sur les genoux comme compagnon de route. L'ambiance est naturellement bonne à bord. A minuit, nous nous arrêtons dans un vieux motel (style série B américaine) à 30 \$ la nuit.

Mercredi 20 février

Nous repartons vers 8h, après avoir pris notre dernière douche avant au moins 8 jours. Après avoir traversé le Saguenay, sur un traversier, nous déjeunons à Tadoussac. En début d'après midi, nous faisons notre dernier ravitaillement alimentaire à Baie-Comeau. Après, il nous reste 600 km de route (pas toujours goudronnée et complètement verglacée). En prenant un café, nous demandons à la serveuse combien de km il y a jusqu'à Labradorcity. Elle ne sait même pas s'il y a une route qui y va. Je reste perplexe et railleur. Pourtant, à Baie-comeau, il y a une route ouest-est et une qui monte vers le nord. Et les cartes sont en vente libre !

Nous reprenons la route qui serpente entre des petite collines. C'est beau, mais il faut rester concentré sur la route, car les gros camions chargés de bois ont une légère tendance à se croire seuls sur la route. Durant notre voyage, plusieurs camions à vide nous ont même doublé !

Vers 17h30, nous arrivons à Manic5, un très gros barrage d'hydroquébec. La structure est vraiment impressionnante. C'est aussi le dernier poste d'essence avant Fermont (30 km avant Labradorcity). Il ne faut donc pas oublier de ravitailler. L'essence est 35% plus chère mais on n'a pas vraiment le choix.

Au fur et à mesure que nous montons vers le nord, le thermomètre descend et la route se dégrade. Il faisait -15°C à Manic5 et le pompiste nous a dit qu'il fallait enlever 10°C pour Labradorcity et encore 10°C pour Schefferville. Ma gorge se noue un peu, car même si je le savais, ça fait drôle d'entendre quelqu'un le dire et surtout de se rapprocher de notre objectif.

La nuit tombe et nous nous sentons rentrer dans un autre monde. Maintenant la route serpente de nouveau tandis que la végétation diminue. Il est difficile de visualiser les courbes. Pierre, notre chauffeur est mort de fatigue. Le froid se fait sentir à l'intérieur de l'habitacle; la température du moteur étant descendue, nous avons du réduire notre chauffage. Les vitesses sont plus dures à passer car l'embrayage commence à geler. La voiture étant pleine, les amortisseurs ne remplissent plus leur rôle et nous subissons tous les trois les violents chaos de la route. Soudain, un virage est pris à trop vive allure et c'est le tête a queue. Le monticule de neige le long de la route stoppe heureusement notre dérive. L'expédition aurait pu se terminer brutalement ici mais la voiture a bien encaissé le choc. Nous remontons dans la voiture, anxieux et conscients de notre chance. Cette petite décharge d'adrénaline nous réveillera et nous arriverons sans encombre à Labradorcity. Il est

minuit et nous avons fait 1400 km depuis Montréal, dont 600 sur une piste verglacée, pleine de trous.

Dans la ville, les débits d'alcool ferment à minuit, nous ne trouvons pas de bar ouvert. Nous passons chez la police nous renseigner. Il fait tellement froid que leurs voitures restent en marche toute la nuit, pour être prêtes à intervenir ! Le flic de garde est très sympa et nous donne pleins de renseignements ainsi qu'un endroit où planter la tente. En effet, nous voulons tester notre équipement avant de partir pour Schefferville. Pierre est HS.

Nous trouvons ensuite un hôtel où le bar est encore ouvert. Seulement, on y sert juste de la bière ou du café. Nous tentons tous les trois la bière. celle-ci se révèle dure à avaler. Ne trouvant pas d'endroit pour nous changer (nous étions en tenue confortable dans la voiture), nous retournons chez les flics qui nous laissent généreusement nous changer. Nous repartons en direction de la place indiquée pour monter la tente. Là, sur le parking, complètement crevés, nous déchargeons la voiture et commençons à monter la tente de Pierre (3 places).

Et c'est là que les problèmes commencent.

Il fait -35°C et les élastiques à l'intérieur des arceaux sont gelés. Ils ont perdu leur élasticité. Nous avons toutes les peines du monde à les emboîter. Nous y arrivons mais alors les arceaux ont perdu de leur flexibilité, ce qui fait que nous n'arrivons pas à tendre la tente.

J'ai fait tout ce montage avec mes chaussures de ville. J'ai les pieds gelés et je prends conscience qu'il est temps de ne plus sous-estimer le froid. Je mets aussitôt mes grosses bottes mais mes pieds mettront une demi-heure à se réchauffer.

Devant les problèmes rencontrés avec la tente n°1, nous décidons de monter la n°2. C'est une tente The North Face censée être une tente d'expéditions extrêmes. Nous rencontrons les mêmes problèmes d'élastique mais en pire (impossible emboîter les arceaux). Je suis vraiment en rage, cette tente m'ayant coûtée \$500 !

Il est 2h30 du matin, nous sommes exténués quand nous nous précipitons dans la tente n°1, à moitié montée. Juste avant, nous avons renoncé à gonfler nos matelas car les membranes internes étaient gelées ensemble et empêchaient ainsi l'air de pénétrer. Nous nous installons sur des matelas non gonflés, qui isolent très peu du sol. Or celui-ci est dur comme de la glace !

Malgré une paire de bottes Sorel empruntée à un ami, Sylvain a les pieds littéralement gelés après les opérations de montage de la tente. Seul un échange de chaussons lui permettra de se réchauffer les orteils. Il faut savoir que lorsqu'un doigt de pieds commence à geler, cela se fait relativement sans douleur. Par contre, le réchauffement est un vrai calvaire.

Nous tentons malgré tout de nous endormir. Ceci se révèle impossible pour deux raisons : le froid intense et le klaxon d'un train automatique qui va de la mine à l'usine. Comme il n'y a pas de chauffeur et que le train traverse des routes, ses concepteurs le font klaxonner régulièrement. Quelle drôle de ville où les gens sont bercés toutes les nuits par ce klaxon qui les fait vivre en même temps (la ville n'existe quasiment que pour l'usine).

Sylvain passe la nuit à trembloter dans son sac de couchage, insuffisamment chaud. Je ne suis pas loin de lui. Pierre semble moins subir le froid mais ne dort pas pour autant. A 5h30, nous décidons de lever le camp. Les bistrotts n'étant pas encore ouverts, nous retournons une nouvelle fois

chez les flics, seul lieu chauffé. Pierre est un automate car il n'a pas récupéré ses 1400 km. Sylvain est fortement démotivé (ce qui est normal après avoir gelé toute la nuit) et épuisé. Quant à moi, ce n'est pas la fatigue qui me gêne mais plutôt le fait d'avoir pris une grande claque en pleine figure. Dans la voiture, alors que nous n'avons pas encore commencé notre périple, nous parlions déjà d'éventuels projets futurs, encore plus engagés. Mais ce matin, nous nous sentons comme des enfants qui constatent la dure réalité des choses. Chacun rumine dans sa tête et regrette de ne pas avoir emmené un deuxième sac de couchage.

Le flic de garde est très sympa et répond à toutes nos questions, du genre : « le froid qu'il a fait cette nuit, c'est un froid très froid ou est-ce normal ? ». « c'est standard » répond-il. Sa préoccupation majeure est de téléphoner à la météo pour savoir si les enfants pourront aller à l'école, ce matin. En effet, s'il fait en dessous de -38°C, les enfants restent à la maison.

A 7h, nous partons prendre un bon petit déjeuner. Sylvain nous explique que son sac de couchage et ses bottes ne sont pas assez chaudes. Il n'envisage pas de partir avec ce matériel. Pierre ne dit rien et tente de se réveiller avec un jus d'orange. Moi aussi, je suis perplexe, mais ce repas me permet d'analyser la situation. Pourquoi avons nous eu froid ? Est-ce à cause de notre équipement insuffisant, est-ce dû à un manque de préparation ou plutôt à un problème d'organisation ? J'opte pour la troisième solution : quand nous sommes rentrés dans la tente, nous avions froids, nos pieds étaient gelés (normalement le corps doit être complètement chaud quand il se glisse dans le sac) et nos matelas n'étaient pas gonflés, occasionnant une très mauvaise isolation. De plus, l'organisme a besoin d'un temps d'adaptation au froid que nous ne lui avons pas donné. Nous sommes passés d'une voiture chauffée à un sac de couchage gelé, en l'espace de quelques minutes.

Je propose donc d'aller en ville voir si on ne peut pas louer un 2^{ème} sac de couchage pour Sylvain. Le repas aidant, nous nous remettons à réfléchir et décidons d'aller à la gare pour que Pierre puisse s'étendre et se reposer. Pendant ce temps, Sylvain et moi réorganisons la voiture, car ce matin même, nous avons tout précipité pèle mèle dedans.

Ensuite, nous nous dirigeons vers le magasin de sport puis le surplus d'armée. On ne peut pas louer d'équipement et un sac de couchage -25°C coûte \$250, des bottes \$130. Sylvain ne veut pas investir d'argent supplémentaire dans cette aventure qui lui a déjà bien coûté en matériel. Un investissement supplémentaire le mettrait en difficultés pour les mois suivants : il devrait être très économe. Je le comprend tout à fait, c'est pourquoi malgré mon envie de partir, je ne lui dit rien et le laisse décider. Sylvain, lui, hésite énormément. Il ne veut pas nous empêcher de partir à cause de lui.

« L'expérience de la nuit m'avait quelque peu refroidie ; c'est le moins qu'on puisse dire ! J'ai réellement eu peur pour notre sécurité future car une fois perdus au milieu de nulle part, nous n'aurions pas eu la possibilité de renoncer », confiera Sylvain.

Finalement, c'est le Pierre, revigoré, que nous trouvons, qui trouve l'argument choc : « nous avons investi tellement d'argent et d'engagement moral pour ce projet que nous ne pouvons abandonner pour \$300 ». Nous décidons de partager le prix du sac de couchage en 3 et Sylvain et Pierre partent acheter le sac et les bottes. Ils préviennent également la police de notre départ. Les flics nous informent qu'il y a des téléphones sur la ligne tous les 10 km. (cette information se révélera fausse)

Nous chargeons ensuite les traîneaux. A 13h30, le train s'ébranle. Finalement, heureusement que nous nous sommes levés tôt, ce matin !

L'expédition se met donc « en train ». Nous nous sentons de nouveau prêts mentalement. Après réflexion, je pense que cette petite mésaventure aura été très bénéfique. Outre le fait que nous avons pu tester notre équipement, nous avons fait un réel effort mental, après cette nuit désastreuse, pour prendre le train. Nous partons vers le nord beaucoup plus humble devant le froid et conscient qu'il faudra être vigilant et ne pas se refroidir inutilement.

Nous sommes motivés plus que jamais et prêts à faire face aux événements de la nature. Et puis, comme dit Pierre, nous ne sommes pas partis pour nous prélasser mais pour faire des efforts dans un environnement hostile, et en même temps si attirant. Et la lutte contre les événements pour la survie n'est pas un vain mot.

Le train me fait penser à ceux que l'on voit dans les films de cow-boys. Il y a un wagon voyageur et un autre pour le fret. La locomotive marche au pétrole. On a vraiment une impression de bout du monde. Les autres voyageurs sont pour la plupart des chasseurs ou des amateurs de skidoo(motoneige), les deux n'étant pas incompatibles. Dans la voiture, les quatre poêles entretiennent une température supérieure à 20°C. Dans quelques heures, nous allons avoir notre dernier choc thermique avant une semaine ! Nous sympathisons avec quelques voyageurs qui nous donnent des renseignements sur notre itinéraire. Un Irlandais nous localise son chalet sur la carte et nous invite à venir partager un thé chaud samedi prochain.(malgré nos recherches, nous ne trouverons jamais cette cabane !).

Le train avance très lentement, s'arrête souvent, nous permettant d'admirer les paysages. Nous sommes maintenant excités. Etant donné que ce train est un véritable « taxi », nous décidons de nous faire débarquer quelques kilomètres avant Schefferville, histoire d'être dans le bain (plutôt gelé) plus rapidement. Le contrôleur acquiesce sans problème à notre requête.

Ainsi, c'est à Astrey que nous sautons du train. Le contrôleur n'a pas souvent à faire avec des gars comme nous : « mais il n'y a rien ici, vous avez à boire et à manger ? » - « oui, oui, tout va bien, c'est ce qu'on désire ! ». Il neige et nous mettons en mode marche. Les pulkas sont très lourds à tirer, surtout dans les côtes. Après avoir marché une heure ou deux, nous décidons de planter la tente. Nous nous enfonçons un peu dans la forêt, pour être à l'abri du vent. La neige est très profonde (jusqu'à la taille) et nous tassons avec soin la surface de la tente, avant de la monter.

Nous sommes vraiment heureux ce soir là et ne regrettons aucunement notre parachutage dans la taïga forestière. Ça y est, nous sommes partis et livrés à nous même !

Cette nuit sera la plus chaude que nous connaissons : seulement -15°C. Comme nous avons gonflés nos matelas à la gare, nous ne rencontrons pas de difficultés. Nous ne les dégonflerons plus jamais, c'est ce qu'on appelle l'expérience constructive !

Vendredi soleil, -20/-25°C, 10 km

Après avoir dormi comme des bébés, nous décollons tardivement. La marche se révèle être très physique. Chaque pas exige un effort. Les traîneaux sont attachés au niveau de la ceinture du sac à dos, mais comme ce dernier contient nos affaires personnelles, ça tire quand même sur les épaules.

A notre grand étonnement, nous n'avancions qu'à 2 km/h. Seulement, nous longeons pour le moment les rails (on ne peut avancer dans la forêt dû à l'accumulation importante de neige) en attendant de rejoindre un immense lac, où nous espérons augmenter sérieusement notre vitesse de croisière.

Le long de cette voie ferrée, il y a malheureusement beaucoup de cailloux, obligeant sans cesse les traîneaux à s'y frotter. Et ce que nous n'osions pas imaginer arrive. Après la pause, le pulka de Sylvain est anormalement lourd et pour cause, sa coque vient de se fendre.

Une grosse déception nous envahit, mais ça ne dure pas. Il faut se débrouiller et réagir promptement en raison du froid qui gagne sur nous, dû à cette immobilité forcée. Avec le bout de traîneau restant, nous chargeons les bidons d'essence. Puis nous y attachons tous les matelas de sol.

Nous repartons ainsi. Jusqu'ici, rien n'est remis en question, si les deux autres traîneaux tiennent le coup.

Sous les dernières lueurs du soleil, nous montons le camp, en face d'un grand lac, celui que nous traverserons demain. En général, deux personnes s'occupent de monter la tente pendant que le troisième allume le réchaud MSR et fait fondre de la neige. Cette opération est longue et comme la neige ne contient que 30% d'eau, il faut en remettre constamment dans la casserole.

Une fois la tente montée, nous creusons un gros trou devant l'une des deux portes. Ainsi, il est nettement plus aisé d'y pénétrer, car on peut s'asseoir pour enlever ses chaussures. A l'autre entrée, nous mettons nos sacs à dos. Nous sommes un peu serrés dans la tente car nous avons beaucoup d'affaires. seulement, c'est trop de travail à monter la 2^{ème} tente. Avec le froid, on ne peut pas rester longtemps en sous gants. Or toutes ces opérations d'installation nous obligent à enlever sans cesse nos grosses mitaines puis de réchauffer nos doigts de nouveau dans celles-ci. Ces périodes de montage/démontage sont toujours fastidieuses, car avec le froid, tout est plus lent, plus pénible à faire. De plus, nos corps se refroidissent très vite, quand nous restons immobiles. heureusement, nous devenons de plus en plus performants dans la mise en place du camp. Aujourd'hui, il nous a fallu seulement 1h30.

Pour cuire notre bouffe, nous allumons le 2^{ème} réchaud. C'est un peak1, il est plus petit et plus maniable (mais moins pratique à allumer que le MSR) et convient parfaitement à l'intérieur de la tente. Comme tous les réchauds à essence, il fait de très hautes flammes à l'allumage, c'est pourquoi nous l'allumons toujours à l'extérieur de la tente.

Une fois la bouffe chaude, nous rentrons tous dans la tente et mangeons rapidement car la gamelle se refroidit très vite par -25°C. Le froid est très sec, aussi, la seule humidité existante est créée par notre organisme. Et c'est là qu'on se rend compte qu'on en dégage beaucoup ! A peine sortie de notre corps, elle condense. Combinée avec la vapeur de notre assiette, la tente se transforme en un véritable Hammam, la chaleur en moins. Pour vous donner une idée, on voyait nos compagnons à travers un nuage de vapeur !

Viens ensuite une autre partie délicate, celle de rentrer dans son sac de couchage; cela consiste à enlever les couches supérieures et à se glisser dedans avec toutes les choses que l'on veut garder au chaud ou sécher. Pour ma part, je dors avec les chaussons de mes bottes, pour ne pas avoir à les remettre glacées le matin, mon GPS (Global Positioning System - appareil qui donne notre position via les satellites) et mes gants. Je ne mets pas plus d'affaires car sinon je suis incapable

de dégager assez de chaleur pour réchauffer le tout et c'est elles qui me refroidissent. Chacun tente de se calfeutrer du mieux qu'il peut. Seulement, il faut bien une petite ouverture pour respirer et c'est le nez qui gèle toute la nuit. Difficile de faire autrement.

Samedi réveil 7h30, départ 11h00
soleil, -25°C, 12 km

Le réveil est toujours difficile, les parois intérieures de la tente sont couvertes de givres, qui nous tombe dessus au moindre effleurement de la toile. Le pourtour de l'ouverture du sac de couchage est couvert de neige, encore une fois, à cause de l'humidité qui gèle, à peine sortie. Sylvain a une difficulté supplémentaire : il pense déjà à son gruau qu'il va devoir avaler.

Pour ne pas avoir à se lever et faire fondre de la neige pour le petit déjeuner, nous prenons toujours le temps, la veille, de remplir les thermos d'eau chaude ou de chocolat. Il ne nous reste plus qu'à ouvrir notre zip-lock et de verser son contenu dans notre gamelle, qui contient déjà les restes des repas précédents (je ne lavais jamais ma gamelle ou parfois je la rinçais à l'eau) et de rajouter du liquide. Ensuite, il faut sortir de son lit douillé et rajouter quelques couches, puis aller faire fondre de la neige et plier nos affaires. Bref, ça prend toujours du temps : 2h30 à 3h.

Ce matin, nous avons été plus lent que d'habitude, car Pierre n'arrive pas à se réchauffer les pieds. Il est resté plus longtemps que nous dans la tente et cette immobilité l'a refroidi et c'est pieds sont gelés. Il a tellement froid que nous lui amenons la chauffeuse catalytique. C'est un appareil à essence qui dégage une chaleur relative, mais c'est quand même pratique pour augmenter la température de quelques degrés avant de se coucher (on ne peut le laisser fonctionner la nuit à cause du monoxyde de carbone qu'elle dégage ainsi que sa consommation de carburant). Après avoir essayé plusieurs méthodes, Pierre finit pas trouver la bonne : il chauffe ses chaussures sur la catalyse puis les enfle aussitôt. Le froid révèle toutes nos petites faiblesses et apparemment chez Pierre, c'est les pieds. En plus, il est difficile d'évaluer à quel point ton partenaire a froid. Un autre effet du froid est l'encouragement à un certain égoïsme : « Michaël, tu peux me passer les allumettes ? ». « Une petite seconde, je finis un truc ». Quelques minutes plus tard : « ça vient, tabarnouche ! » ; « excuse, j'avais oublié ».

Le soleil tape fort et nous mettons de la crème solaire sur notre nez. Nous découvrons les joies de marcher sur un lac gelé. C'est tout simplement magnifique. Nous avançons désormais à 4km/h. Le vent a façonné des minivaguelettes très dures, dans lesquelles les traîneaux viennent heurter. A chaque fois, cela induit un coup dans les lombaires. Parfois, la bosse est trop grosse et le pulka est stoppé net, nous donnant encore une fois un petit coup dans le bas du dos. Il faut alors reculer pour repartir à fond et passer l'obstacle. Bref, inutile de vous préciser que c'est physique. Les bâtons ne sont, d'ailleurs, pas superflus.

L'attache de mes peaux de phoques s'étant brisée la veille, je l'ai réparée ce matin avec du tape (gros sparadrap) et ça tient. Cette attache était en plastique et n'avait visiblement pas été testée sous -30°C. Les peaux de phoques se placent sous les skis et donne une meilleure accroche sur la glace. Maintenant, c'est l'attache arrière qui se détache sans arrêt. Un peu exaspéré, je suis mes camarades et entoure l'arrière de tape.

Nous sommes vraiment en colère contre certaines parties de notre matériel. Sylvain généralise en entonnant : « le matos, c'est de la merde ». et ça se comprend, l'attache avant de ses peaux brisera ce jour là, soit 24h après la mienne. Deux jours plus tard, c'est la pompe de son réchaud qui brisera (acheté juste avant de partir, 100\$). Pour Pierre, ce sera la fermeture éclair de la poche de son Gore-Tex qui se bloquera, l'obligeant à faire une entaille au couteau pour y prendre ce qu'elle contient. Ainsi, régulièrement, nous chantons en coeur : « le matos, c'est de la merde ».

Nous ne nous lassons vraiment pas de cette marche sur 6 pieds de glace. En milieu de journée, nous nous trouvons au milieu du lac (sur sa plus petite longueur). Les forêts sont maintenant assez loins, renforçant cette impression d'immensité.

Tandis que les derniers rayons éclairent les cimes des arbres, nous établissons le camp sur une petite île. Nous sommes fatigués. Comme tous les soirs, nous commençons par enlever nos chaussures de ski de fond puis mettre nos grosses boots. Nous rajoutons des couches de vêtements supplémentaires; pour moi, c'est ma doudoune en plume d'oie. Etant donné que le fait de manger dans la tente crée beaucoup d'humidité, qui retombe ensuite sur nos affaires, nous optons pour le repas « en extérieur »! Au lieu d'être pliés en quatre, nous sommes assis confortablement dans des sièges de glace, sculptés sur mesure, pour déguster nos succulentes portions.

Il faut juste avoir une occupation pour ne pas avoir froid, au bivouac. Tout est bon pour rester en mouvement : creuser des trous avec la pelle, chanter, danser ou se concentrer sur la cuisine, pour oublier le froid. Petit à petit, nos corps s'habituent et nous pouvons rester plus longtemps en sous-gants. Chaque jour apporte son petits lots de trucs et astuces pour combattre plus efficacement le froid. ce dernier est une expérience intéressante à vivre, mais difficile à retranscrire car c'est avant tout une sensation. Imaginez que vous ne pouvez jamais rester immobile plus de 10 minutes, sans sentir le froid revenir à la charge. Même si le soleil brille, le fond de l'air reste froid. On est toujours tenté de faire une pause au soleil, mais la température se charge de vous rappeler rapidement qu'il est temps de repartir. Ainsi, les pauses sont toujours courtes.

Dimanche lever 6h30, départ 9h15
ciel couvert et cotonneux, -30/-35°C, 25 km

Sur la suggestion de Sylvain, nous décidons de « tomber les skis » et de marcher à pieds. Cela s'avère être une idée géniale, puisque nous augmentons encore notre moyenne horaire. Comme tous les jours depuis le début de notre périple, le ciel est bleu et le soleil fait semblant de nous chauffer. Le port du masque n'est pas nécessaire, le vent nous poussant le derrière. Même s'il n'est pas très fort aujourd'hui, il reste très rafraîchissant, puisqu'il vient du nord. Nous marchons tantôt en file indienne, tantôt en parallèle. Chacun fait son cheminement à travers les vagues de glaces, laissant sa pensée naviguer librement dans cet univers nouveau. Nous prenons mesure de notre bonheur. Même si nous marchons ensemble, nous vivons à notre façon ces instants de paix, loin de la

civilisation, nous imprégnants de l'ambiance des lieux. Pour reprendre un mot favori, nous vivons notre trip.

Des montagnes apparaissent sur notre droite. Leurs sommets étant dépourvus d'arbres, leur neige et leurs roches étincellent de toute leur intensité. Seul le bruit de nos pas crissant sur la neige et parfois une rafale de vent troublent le silence.

Au bivouac, Sylvain et moi avons trouvé un moyen de se chauffer les miches; on se met autour de la chaufferette et on se recouvre complètement à l'aide d'un sac de couchage. Pendant que nous nous prélassons dans notre mini grotte, Pierre fait bouillir de l'eau pour nos bouillottes (idée géniale de Pierre). La justice sociale, c'est pas pour demain, j'vous l'dis !

Le camp 4 portera le nom de camp de la colline aux loups, en raison des nombreuses traces qui se dessinent sur la neige. Heureusement, nous n'en verron ou entendrons aucun.

Lundi **réveil 7h30, départ 10h30**
ciel semi-couvert, -35°C, 15 km

La journée d'aujourd'hui ressemblerait presque à la précédente si un deuxième traîneau ne venait pas de s'éventrer lamentablement sous les assauts répétés de la glace. Nous sommes immobilisés au milieu de rien, perplexes, sonnés. Nous ne pourrons pas nous rendre à Labradorcity. Nous tentons une réparation de fortune à l'aide des skis, mais cela ne fonctionne pas. Etant donné que nous sommes au milieu du lac, soumis au vent de plein fouet, nous ne nous éternisons pas.

Il ne nous reste plus qu'à établir un camp de base et à se balader dans les parages. Après avoir pris la position GPS du défunt (pour revenir chercher ce qu'il contient), ainsi que le matériel primordial, nous reprenons notre chemin plein sud. Nous pensons être à 7 km de la cabane de l'Irlandais, rencontré dans le train. Mais nous la cherchons en vain.

Une rivière débouche sur le lac; nous la suivons sur quelques centaines de mètres pour arriver à un endroit où de l'eau coule ! le fort courant de la rivière empêche le gel. Nous ne nous en approchons pas pour autant, le danger étant trop important de voir s'effondrer la glace sous nos pieds.

Nous établissons le camp de base dans un super « spot », surélevé et très bien abrité du vent. La perspective de gravir les montagnes alentour nous a remontée le moral. Notre moyenne horaire était de toute façon un peu faible pour atteindre Labradorcity dans les temps prévus, nous aurions dû marcher comme des forcenés, sans être sur d'atteindre notre objectif.

Pendant que Pierre et Sylvain repartent chercher le traîneau accidenté, je finis d'installer le camp. Pour être plus à l'aise, je décide de monter la 2^{ème} tente. Celle-ci me donne les pires difficultés à cause de ses maudits arceaux, qui ne s'emboîtent plus. Ca va gueuler de retour à Montréal !

Comme je l'ai déjà dit, l'humidité est un véritable problème, auquel on ne peut plus faire grand chose, une fois que nos vêtements sont mouillés (pas de source de chaleur mis à part le sac de couchage). Le jeu consiste donc à gérer. Pour les gants, c'est tout simplement impossible. Le jour, tu transpires. Le soir, tes gants sont humides et gèlent dès que tu les enlèves. L'idéal serait de les garder le soir, mais ils ne sont pas bien adaptés au bivouac. En effet, étant donné que tu les enlèves souvent pour manipuler diverses choses, tu as besoin qu'ils soient secs et chaud quand tu les remets. Or tes gants de la journée ne demandent qu'à geler. Tu dois donc te résoudre à les abandonner et à

utiliser une paire spécifiquement pour le soir. Et vu que tu ne transpires pas au bivouac, celle-ci reste sèche. Quant à ta paire de jour, tu dois te les peeler un quart d'heure le matin pour la réchauffer. Dure vie !

Une autre lutte contre l'humidité se situe au niveau de ton sac de couchage. Il faut le protéger à tout prix contre l'humidité, sans cela tu ne dormiras plus. Il ne faut donc jamais l'ouvrir et veiller au maximum à ce que de la neige ne tombe pas dessus. Sylvain pourra vous en parler, puisqu'il a laissé son sac ouvert, toute une journée.

A la tombée de la nuit, Sylvain et Pierre reviennent 14km de plus que moi dans les pattes. Ils ramènent des cornes de caribou. Des « nioufs » (habitants de Terre-Neuve - New Found Land) avaient tués la bête et laissée sur place. Les loups s'en étaient d'ailleurs bien régalez. Ce soir, nous nous faisons une bonne bouffe, ce qui signifie que nous rajoutons des lentilles au menu habituel ! Nous avons amené 6kg de fromage. Il nous en reste encore 4 kg; faudra diminuer la dose la prochaine fois ! Les portions que nous nous sommes concoctées à Montréal sont bonnes et bien dosées à l'exception de la purée (au grand dam de Sylvain). Par contre, le pudding ne rencontre guère d'amateurs. Il faut dire que durant la journée, nous absorbons beaucoup de liquide. Le soir, nous aspirons à croquer, mâcher. C'est pourquoi ce sont surtout les biscuits qui servent de dessert. En plus, on peut les manger dans son sac de couchage; c'est le summum du confort !

La nuit qui suivra sera la plus froide que nous aurons : -40°C. Je me suis réveillé très tôt le matin grelottant. Vers 6h, Sylvain sort même de la tente pour allumer notre chauffeuse catalytique. Mais celle-ci a, elle aussi, froid et mettra une demi-heure avant de dégager de la chaleur.

Mardi départ 9h30
grand soleil, -35/-40°C, pas mal de vent, 20 km

Ce matin, nous décidons de gravir la montagne qui est à proximité. Pour la première fois, nous partons léger. Nous devons traverser une forêt pour atteindre le sommet. La neige est très profonde et serait idéale pour le ski. De la poudre froide et légère comme on en rêve. Il fait -35°C bien tapé aujourd'hui et nous ne nous arrêtons pas longtemps. Au sommet, le vent souffle fort. Pas un centimètre carré de notre peau n'est exposée. La température doit sûrement avoisiner les -70°C,-80°C avec le facteur vent. Heureusement, le Gore-Tex coupe tout et redescend la température à sa valeur sans vent. La vue est époustouflante. Nous ne voyons même pas les extrémités du lac sur lequel nous marchons depuis des jours. A la descente, Sylvain et moi redécouvrons les joies du ski, tandis que Pierre nous suit avec ses raquettes.

Ce que j'ai aimé dans cette ascension, c'est que nous avons choisi nous même notre itinéraire, un peu comme si nous en étions les premiers vainqueurs. Quelle impression de liberté.

Au retour, nous prenons plaisir à marcher des heures au milieu des sapins, sous un soleil généreux. Une nouvelle fois, nous tentons de trouver le chalet de l'Irlandais, mais celui-ci doit être bien caché.

Le port du masque de visage est en néoprène et colle à la peau, ne laissant qu'un petit espace pour respirer. Le seul problème est que le nez n'arrête pas de couler (à cause du froid) et que l'on ne peut pas se moucher. Il ne reste plus qu'à s'habituer à laisser couler la morve et à avoir constamment des stalactites collées au nez. Miam Miam !

Retour au camp de base, où nous apprécions de n'avoir qu'à allumer le réchaud. Plus de montage/démontage, il n'y a plus qu'à se glisser les pieds sous la table, ou presque ! Ce n'est pas

pour autant que nous en profitons pour discuter plus longtemps. Le froid nous l'interdit. Nous sommes quand même plus pousser à délirer, le soir. Et ce sans omettre notre slogan fétiche : « le matos, c'est de la merde », quoique aujourd'hui a été une journée sans casse. De quoi fêter ça avec un bout de chorizo supplémentaire dans notre ration.

Ce soir, j'ai décidé de ne plus avoir froid. Chaque nuit, j'ai froid au niveau des lombaires (je vous l'avais dit, chacun ses petites faiblesses). Je décide de rajouter de l'isolation supplémentaire. J'entoure mes matelas d'une couverture de survie en aluminium. Je positionne un vêtement (généreusement prêté par Sylvain) à l'intérieur du sac au niveau de ma zone sensible. Nous avons tous acheté des petites pochettes chauffantes. C'est une sorte de petit sachet que tu agites pendant 30 secondes et qui produit de la chaleur pendant 6-8h. Seulement, ça ne marchait jamais car nous les utilisons alors qu'elles étaient stockées à -30°C. Il suffisait, en fait, de les préchauffer dans son sac de couchage avant de les secouer. En les collant dans ma culotte sous mes lombaires et dans mes chaussettes, je passe une super nuit. Et les autres seront de même. Comme quoi, il ne faut pas grand chose pour passer du froid au chaud.

Mercredi grand soleil, -30°C

Après une bonne nuit, nous nous dirigeons vers la voie ferrée afin de trouver un téléphone pour prévenir le train de s'arrêter au km 301 de la ligne, vendredi prochain. Après quelques kilomètres le long des rails, nous rencontrons le chasse neige ferroviaire qui s'arrête à notre signe. Les 2 chauffeurs discutent un peu avec nous et nous proposent même quelques jus de fruits. Il n'y a aucun problème. Nous pouvons ainsi retraverser le lac et aller nous balader dans la forêt. Et on ne se lasse pas de ces paysages. Le fait d'avoir un sac léger contribue encore à ce bonheur.

Après avoir remarqué que nous ne discutons pas énormément le soir, voire que nos dialogues se limitaient parfois au strict nécessaire, à cause du froid bien sur, nous décidons de braver ce dernier et de tenter une partie de tarot. Nous aurions bien aimé pourvoir recréer ces ambiances de longues soirées d'hiver au coin du feu après une bonne journée de randonnée. Malheureusement, mal installés et les mains nues, la partie de carte ne durera qu'une demi-heure.

Je repars dans ma tente, enlevant, à la grande déception de Sylvain, la chaufferette, histoire de me chauffer un peu, avant de m'endormir. Comme tous les soirs, je n'oublie pas d'enlever ma cagoules quelques instants, le temps d'improviser une bonne séance de grattage de tête. Une cagoule 24/24h, ça crée quelques démangeaisons !

Jeudi soleil, -25°C

Aujourd'hui, il faut démonter le camp et amener le matériel près de la voie. Le train passera demain matin, nous obligeant à camper à proximité. Un train par semaine, il ne faut pas le manquer ! Nous traversons de nouveau le lac. Arrivés près de la voie de chemin de fer, Pierre part à la recherche d'un endroit pour dormir. C'est là qu'il découvre une petite cabane. Au début, Sylvain et moi croyons qu'il se moque de nous. Mais pas du tout. Et dire que nous étions passé la veille sans la remarquer !

La cabane est une sorte de parallélépipède, recouvert de bâches, avec un poêle en son centre. Nous décidons de nous y installer pour notre dernière nuit. Après avoir fait une dernière petite ballade, nous coupons du bois et nous préparons à notre dernière soirée.

Soudain, le bruit caractéristique des motoneiges vient troubler le silence. Deux Montagnais arrivent et entament la discussion. Ils sont très sympathiques et ont visiblement envie de parler. Ils nous invitent dans leur cabane.

Nous acceptons avec joie et on me fait monter dans la remorque attachée au skidoo (elle sert à transporter les caribous). Le Montagnais me donne son fusil à tenir. « Il n'est pas chargé », précise-t-il, devant mes yeux surpris. Nous retraversons le lac, à fond la caisse. Je suis secoué à mort dans la remorque qui rebondit sur les bosses et dérivent sur les côtés par moment. Inutile de vous dire que je m'accroche solidement, là où je peux, c'est à dire à pas grand chose.

Leur chalet est en très bon état. il est constitué d'une pièce unique avec le traditionnel poêle. Trois hommes et une femme y vivent. Ils nous offrent le café puis un repas complet. Nous dégustons ainsi de la perdrix blanche. Ils nous racontent la façon dont ils vivent. En gros, ils chassent tout l'hiver et travaillent sur des chantiers l'été, en ville. Leurs familles vivent à Sept-Iles (sur les bords du golfe du St-laurent) et leurs enfants vont à l'école, là-bas. Comme ils nous le disent, leur vie est bien différente de celle de leurs anciens qui n'avaient pas de skidoo ni de subventions du gouvernement. La cabane où nous voulions dormir leur appartient. Gilbert, un des Montagnais se propose d'aller dormir avec nous, puisqu'il prends également le train.

Sous l'effet de la forte chaleur, nous suons toute notre crasse. Mon visage suinte de gras, c'est vraiment immonde. Il faut dire que c'est notre première source de chaleur depuis 7 jours. De quoi nous rappeler que nous nous étions point lavés depuis lors.

En sortant du chalet, nous découvrons, à notre grande joies les aurores boréales qui éclairent de leur couleurs changeantes la nuit. C'est époustouflant. Les formes bougent lentement et changent de couleur.

Nous passons une superbe soirée avec notre ami, le Montagnais. J'ai vraiment du mal à supporter la chaleur du poêle, je n'ai plus l'habitude. Gilbert, lui, au contraire, semble apprécier la chaleur et très étonné quand nous lui disons, que nous n'avions pas de poêle. En fait, je le trouve plutôt bien frileux pour un gars du Nord. Il nous avoue d'ailleurs que quand il fait -40°C, il ne part pas chasser.

Vers 2h du matin, son ami arrive en motoneige et nous prévient de l'arrivée du train de marchandise. Nous nous levons tous et les aidons à charger un skidoo ainsi que plusieurs caribous dans le train (c'est lourd, ces bêtes-là). Nous ne sommes pas trop de 5 !

J'ai vraiment l'impression d'être dans un autre monde tellement tout semble loin de ma vie citadine. Quelle ambiance surréaliste, avec en plus ces étranges couleurs dans le ciel. Mais où suis-je ?

Vendredi

Le train approche, nos bagages sont prêts. Nous regardons une dernière fois ce lac, que nous avons traversé tant de fois, avec ses petites île, ces petites montagnes, ces bois à perte de vue.

A Rayway, nous changeons de train pour rejoindre Labradorcity. Nous sommes seuls, cette fois. Le contrôleur et les deux chauffeurs viennent nous voir et nous préviennent qu'ils vont boire un café ! Une demi-heure plus tard, le contrôleur revient avec un litre de lait, des jus de fruits et des clémentines. il discutera avec nous tout le trajet.

Quelle gentillesse dans ce pays. Arrivés à Labradorcity, il nous booste même notre batterie de voiture (celle-ci était évidemment vide après une semaine passée au froid). Nous rencontrons ensuite le gars du chasse-neige qui nous invite à boire le café et grignoter. Nous ne pouvons refuser tellement il est gentil.

Ce n'est que vers 16h que nous quittons la ville, après avoir prévenu la police de notre retour sain et sauf. Nous évitons, cette fois, le tête à queue et après 15h de route, retrouvons notre chère ville de Montréal. Mais qu'est-ce qu'il fait chaud ici !

Le plus amusant, c'est que nous avons pris des couleurs, alors qu'il a neigé au Québec. Ceci dit, si vous voulez bronzer plus tranquillement, il y a des meilleurs endroits que le Labrador.

Fait à Montréal, le 11 Mars 1997.

Michaël Lachaise Bogart

Epilogue
par Sylvain Flamand

la glace, la neige, l'immensité de territoires vierges de nos empruntes, de nos traces...
le fantasma, le rêve, l'aventure, l'errance
des livres, des contes, l'image de "l'Endurance", navire de Shachleton pris dans la glace, la tragédie
du périple de Scott
et le vent, surtout le vent...
terrible et violent, habitant légitime et coléreux de toutes ces régions froides, maître incontesté de la
tundra, la taïga et des banquises
tout un imaginaire qui peuple nos têtes depuis un moment déjà

On ne sait plus vraiment si c'est le spectacle merveilleux de ces régions qui nous ensorcelle ou bien la pugnacité des hommes qui, coûte que coûte, ont arpenté fiévreusement ces terres.

Mais l'on veut que cela reste une affaire d'enfant, du rêve de l'explorateur, qui triomphe d'un territoire qui ne se livre pas à n'importe qui.

Peut-être même une question existentielle, une façon de se "sentir vivre", comme le plaisir ressenti lorsque l'on se jette dans un torrent de montagne glacé, et que, avec une puissance formidable, l'on existe, l'on prend la mesure de son corps.

Une revanche aussi, sur le quotidien de notre vie, du monde domestique, où chaque centimètre carré est aménagé, pour faciliter notre existence.

Autant de raisons pour qu'un jour, on fasse le grand saut et qu'à notre tour, horriblement, on ouvre notre réfrigérateur pour une dizaine de jours, afin de se perdre au milieu des glaçons et des aurores boréales !

Sachant que des petites expériences en appellent des plus longues et que les rencontres guident nos errances, nous espérons que la beauté et la découverte seront encore au rendez-vous ; comme ils l'ont été pour cette première expérience au Labrador.